

les partis sont dans l'État. L'Église catholique substitue à leur action violente et irrégulière une direction ferme et modérée, qui emploie toutes les forces, n'en néglige aucune, mais ne sacrifie à aucune l'ordre et l'intérêt général.

Notre Éclectisme ne consiste donc pas à chercher un juste milieu entre la vérité et l'erreur ; il ne consiste pas à se placer, par exemple, entre l'athéisme et le catholicisme pour demander à tous deux des concessions réciproques ; ce serait une injustice sacrilège d'imposer les mêmes conditions à toutes les doctrines opposées, comme si elles contenaient toutes également du vrai et du faux. Quand les défenseurs de la vérité repoussent une alliance adultère, on ne doit donc pas leur jeter ces paroles dédaigneuses et insultantes : « Tous les partis extrêmes se sont ligüés contre l'Éclectisme sous l'honorable drapeau du maintien de la discorde » (1). — Car la vérité n'a jamais de concessions à faire. Elle meurt, elle ne se rend pas ; ou plutôt elle ne meurt point, elle vit ; mais elle vit pour combattre, jusqu'à ce que l'erreur soit abattue à ses pieds. Après tout, la discussion vaut mieux que le repos dans le mensonge ou dans le scepticisme ; la lutte est préférable à la léthargie de l'indifférence. Il est beau, il est doux de s'unir sans doute, mais dans la vie, non dans la mort.

(1) *Frag. phi.* T. 1, p. 43.

CHAPITRE II.

A quoi se réduisent les services rendus à la philosophie par l'Éclectisme rationaliste.

« Qui non colligit mecum.
« dispergit. »
(Luc, xi, 3.)

J'ai tâché d'apprécier en elles-mêmes les définitions les plus séduisantes qui aient été mises en avant pour accréditer le Rationalisme éclectique. Mais ce n'est pas sur des programmes et des prospectus que l'on doit juger une école. Voyons donc de quelle manière ont été appliquées les théories idéales que nous venons de critiquer au point de vue spéculatif. Et d'abord examinons à quoi se réduisent les services rendus par l'Éclectisme à la philosophie contemporaine.

On a dit que l'école éclectique avait déjà mis au monde un bon nombre de vérités nouvelles, et que sa Psychologie, par exemple, était constituée définitivement par la réduction de toutes nos facultés à trois principales ; la sensibilité, l'activité et l'intel-

ligence (1). La vérité est que ces trois facultés fondamentales avaient été signalées avant M. Cousin. Seulement cet habile professeur a eu le mérite de propager sur ce point et sur quelques-autres les résultats acquis à la science par l'observation psychologique et non par la méthode éclectique. Dans toutes les questions de philosophie expérimentale, nous croyons qu'il *peut* et même qu'il *doit* y avoir un progrès continu, à moins que des circonstances extérieures ne viennent troubler ou arrêter l'observation.

C'est surtout dans le champ de l'idéologie que M. Cousin a concentré ses études; et c'est là qu'il a rendu à la science des services incontestables, en réfutant le sensualisme de Locke et de Condillac. Mais par quelle voie a-t-il obtenu ce glorieux résultat? Encore par l'observation psychologique. Et re-

(1) De l'*Éclectisme*, par M. NICOLAS, professeur de philosophie à la faculté protestante de Montauban, pag. 52.—M. Nicolas n'a point jugé à propos de nous indiquer les autres résultats si importants, à l'en croire, de la méthode éclectique. Sentant combien il est faible sur ce terrain, il se hâte d'en sortir et déclare après tout qu'il ne faut pas juger cette méthode par les résultats qu'elle a produits jusqu'ici, mais par sa valeur intrinsèque. D'ailleurs si l'École éclectique n'avance pas très vite, cette sage lenteur est déjà, suivant lui, un *signe de la solidité* avec laquelle elle construit la science (*Ibidem*, p. 49). Que la lenteur soit une *condition* de la solidité, cela peut être; mais qu'elle en soit un *signe*, cela n'est pas. Elle peut fort bien être seulement un *signe* de faiblesse ou d'impuissance.

marquez bien qu'en dépit de sa devise, il a *détruit les contraires*, au lieu de les *harmoniser*. Sans doute il a dit sans cesse que les idéalistes et les sensualistes ont raison dans ce qu'ils affirment, et tort seulement dans ce qu'ils nient; mais ce ne sont point leurs affirmations, ce sont leurs négations qui les caractérisent. Leur système est une erreur pure; car il ne consiste pas à affirmer que nous connaissons certaines choses par la raison, certaines choses par les sens: il consiste à prétendre que nous ne connaissons rien que par la raison, ou rien que par les sens. Au fond, M. Cousin les a donc enveloppés dans une condamnation commune, et sa prétendue conciliation est une plaisanterie.

Supposons toutefois que sur ce point il ait réalisé son idée favorite d'*harmoniser les contraires*, je demanderai s'il n'y a rien au-delà de l'Idéologie, ou du moins s'il n'y a rien d'aussi difficile, rien d'aussi important? Il a fallu commencer par là, je le veux; mais que d'obstacles il reste encore à surmonter avant que la Psychologie, la Logique, l'Ontologie et la Morale soient organisées scientifiquement, sous une forme définitive et incontestée! —Non, l'Éclectisme ne suffit à personne; il ne saurait seulement nous apprendre autant de choses que la première page du catéchisme.

Si nous mettons de côté l'Idéologie, pour étudier les travaux de M. Cousin sur les autres parties de la science philosophique, nous verrons que ces

travaux ont beaucoup moins d'utilité religieuse et morale. De plus ils ne prouvent nullement l'efficacité merveilleuse que le rationalisme éclectique attribue à sa méthode.

Dans la logique, nous rencontrons deux méthodes trop souvent rivales : la méthode à *posteriori*, qui procède par observation et par induction ; puis la méthode à *priori*, qui procède par intuition et par déduction. Faudra-t-il nous livrer exclusivement à l'une de ces deux méthodes ? Non, dit M. Cousin. L'observation et l'induction ne sauraient nous donner que le contingent ; la raison pure et la déduction peuvent seules nous révéler l'absolu, le nécessaire, l'universel. Chacune des deux méthodes rivales est bonne dans sa sphère, mais elle est incomplète, et un sage Éclectisme doit les employer simultanément. — Ici encore M. Cousin est dans le vrai ; mais il ne dit rien qui n'eût déjà été pratiqué par les grands maîtres de la philosophie chrétienne. De plus, il ne concilie pas les écoles rivales, il les frappe au contraire d'une égale réprobation. Enfin, quand il est descendu de la théorie à l'application, il a eu le malheur de tomber dans les excès opposés qu'entraîne l'emploi exclusif de ces deux méthodes ; car il s'est abandonné tour-à-tour à un empirisme sceptique et aux hypothèses les plus arbitraires. En un mot, il n'a pas su garder l'équilibre entre le scepticisme et l'illumination. A la vérité, il n'a pas toujours été kantiste ; mais il l'a été quelque-

fois. En théorie il n'a pas enseigné, comme Schelling, que la philosophie est une affaire d'inspiration plutôt que de réflexion ; mais combien de fois, surtout dans ses Fragments et dans son Cours de 1828, ne s'est-il pas abandonné à des rêveries enthousiastes et chimériques ? Ses élèves se sont partagés comme lui entre ces deux tendances, et la plupart flottent encore entre le scepticisme et l'illumination.

Les applications de la méthode éclectique à l'ontologie n'ont pas été plus heureuses. Là deux écoles rivales se présentent encore : les matérialistes ne veulent admettre d'autres réalités que la matière ; des spiritualistes exagérés et extravagants n'ont voulu admettre que des esprits. L'Éclectisme vient se placer entre ces extrémités, et tendant la main aux deux systèmes ennemis, il leur dit : — Vous avez raison tous les deux, et tort tous les deux. Vous, matérialistes, vous faites bien de proclamer l'existence de la matière ; mais vous faites mal de nier l'existence de l'esprit. Vous, spiritualistes, continuez de défendre les droits de l'esprit ; mais gardez-vous de contester pour cela l'existence des corps. — Vraiment, cela est tout-à-fait sage ! Mais, pour l'honneur de l'humanité, il faut bien le reconnaître, l'Éclectisme n'a point eu l'initiative et n'aura jamais le monopole de cette sagesse. Je ne m'arrêterai pas à prouver qu'il n'y a point ici de conciliation sérieuse ; cela est trop évident. Con-

damner le matérialisme à reconnaître la substance immatérielle, et l'idéalisme à reconnaître la matière, c'est condamner à mort ces deux théories opposées. De plus, en frappant ainsi à droite et à gauche matérialistes et idéalistes, M. Cousin s'est laissé tomber, entre deux, dans le panthéisme. Il a bien constaté l'existence parallèle et irréductible de la matière et de l'esprit; mais il a considéré ces deux choses comme des phénomènes d'une substance unique.

Enfin, dans la morale, on rencontre également deux théories extrêmes qui se condamnent l'une l'autre : l'Épicurisme et le Stoïcisme, l'Égoïsme et le Désintéressement absolu. On a cru pouvoir encore appliquer ici l'Éclectisme de la manière la plus facile. En effet, les égoïstes ne sont-ils pas évidemment dans le vrai, quand ils posent en principe que l'homme est fait pour le bonheur? Les Stoïciens n'ont-ils pas raison, quand ils proclament la loi du devoir, du dévouement, du sacrifice? Sans doute. Seulement les premiers ont tort de rejeter le devoir, les seconds de condamner le désir du bonheur. — A merveille! mais ici, comme devant, il faut détruire les contraires; il est impossible de les harmoniser; car ils ne se distinguent l'un de l'autre, ils ne diffèrent du sens commun que par leurs négations opposées. Ajoutez à cela que M. Cousin a semblé quelquefois professer les paradoxes les plus insoutenables du Stoïcisme.

Si l'Éclectisme a échoué dans les questions ci-dessus énumérées, il échouera bien plus évidemment encore dans une multitude d'autres questions. Comment, par exemple, s'y prendra-t-il pour concilier le théisme avec l'athéisme? L'un dit: il y a un Dieu. L'autre dit: il n'y en a pas. Où est le milieu entre ces deux systèmes? Les chrétiens disent: le monde a commencé. Les philosophes rationalistes veulent au contraire que le monde soit éternel. Y a-t-il encore là un juste milieu? Je pourrais multiplier les exemples; ceux-ci, je crois, suffiront pour montrer combien est chimérique la prétention d'harmoniser tous les systèmes.

En résumé, M. Cousin a rendu des services importants à la philosophie française, lorsqu'il a réfuté le sensualisme et mis en honneur l'histoire de la philosophie; mais il n'a guère approfondi d'une manière sérieuse qu'une question d'idéologie. Or l'idéologie n'est point toute la philosophie; elle n'en est que l'introduction. Si elle a de l'importance, c'est bien moins par elle-même que par ses rapports avec la métaphysique et la morale. Quant aux problèmes qui intéressent le plus l'humanité, M. Cousin n'a presque rien fait pour les résoudre, ou une grande partie de ce qu'il a fait est à refaire. Avec sa méthode si vantée, il n'a pas seulement réussi à concilier les théories incohérentes qui s'agitent, qui se combattent dans son intelligence depuis plus de vingt-cinq ans. A plus forte raison,

il n'a pas établi une parfaite unité de vues entre deux philosophes, sur les dogmes fondamentaux de la Religion naturelle.

Ce jugement est sévère, j'en conviens; mais il doit l'être. Nous voudrions sincèrement qu'il nous fût permis d'épargner toutes ces critiques à un homme dont l'éloquence nous inspire une vive admiration. Mais pourquoi M. Cousin et ses disciples se posent-ils comme les défenseurs ardents d'un ombrageux monopole et d'un despotisme intellectuel qui violent les droits les plus sacrés des consciences chrétiennes? Pourquoi se font-ils livrer, au nom de la loi, toute la jeunesse laïque de notre Église? Pourquoi veulent-ils la jeter dans le moule de leurs systèmes, la frapper à leur effigie? Quand ils travaillent ainsi à confisquer tout notre avenir, quand ils ne cessent d'opposer à nos réclamations les immenses services qu'ils disent avoir rendus à la religion et à la science, c'est pour nous un devoir de mesurer ces prétendus services et de les réduire à leur juste valeur. Nous allons donc poursuivre notre examen, et nous allons montrer par une analyse plus approfondie comment le Rationalisme éclectique, frappé d'impuissance dès son début, a dégénéré en un syncrétisme également funeste à la science et à la religion.

CHAPITRE III.

Impuissance du Rationalisme éclectique. — Inconséquences, incertitudes, hypothèses arbitraires dans lesquelles il prend son point de départ.

Nisi Dominus edificaverit domum, in vanum laboraverunt qui edificant eam.
(Psal. cxxvi, 1.)

Je ne me propose pas d'esquisser un tableau complet de la confusion d'idées dans laquelle se débat vainement le Rationalisme éclectique. Mais je voudrais montrer au moins quelques-unes des difficultés les plus élémentaires qui embarrassent son point de départ, et qui le condamnent dès son début à vivre d'inconséquences, de contradictions, ou d'hypothèses gratuites.

Le Rationalisme éclectique prétend *exercer le ministère spirituel au même titre que l'Église* (1) et sous une forme plus appropriée aux besoins qu'éprouvent

(1) Ce sont les expressions même du représentant de l'Éclectisme rationaliste à l'École normale. « Nous croyons, disait

les intelligences d'élite. Par suite de cette prétention, il a été amené à supposer que les vérités nécessaires pour constituer un symbole philosophique sont découvertes et acquises à la science, mais dispersées dans toutes les écoles rivales (1). Or il n'a aucun droit de faire cette supposition, et il ne peut même la faire sans une inconséquence palpable.

En second lieu, il aurait dû déterminer avant tout d'une manière exacte et précise l'objet de la philosophie, son cadre, ses rapports avec la Religion et les conditions de son développement. Or, sur tous ces points fondamentaux, il a été condamné au doute et à la contradiction, ou bien il a soutenu les paradoxes les plus dangereux.

En troisième lieu, il suppose que nos ressources naturelles suffisent pour discerner dans l'histoire toutes les vérités philosophiques au moins les plus importantes, et pour faire la critique des systèmes

- récemment M. Saisset, que M. l'Archevêque de Paris se trompe essentiellement quand il refuse à la philosophie le droit d'exercer le ministère spirituel au même titre que le Christianisme. Voilà le point précis de notre dissentiment. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1845, p. 4030.)

(1) « LA SCIENCE EST FAITE, » a dit M. Jouffroy, et, en écrivant ces mots, il formulait un postulat toujours sous-entendu par le Rationalisme éclectique; — la science est faite; au lieu de la recommencer pour le siècle, il est plus simple de la lui apprendre dans les ouvrages des immortels génies qui l'ont créée. » (T. IV, n° 96 de la Collection du *Globe*.)

où ces vérités sont enfouies. Or c'est là une hypothèse tout-à-fait arbitraire et, qui pis est, complètement fausse.

Démontrer ces trois chefs d'accusation et prouver ainsi que le Rationalisme éclectique est frappé d'impuissance dès son point de départ, — tel sera le sujet de ce chapitre et des deux chapitres suivants.

§ I^{er}.

La première condition de l'Éclectisme rationaliste est une hypothèse gratuite et une inconséquence.

« La science est faite, » (Jouffroy, t. IV, n° 96 de la Collection du *Globe*.)
« A la manière dont j'avais vu s'épanouir sous la critique de mon maître tous les systèmes de la philosophie moderne (sur l'origine de nos connaissances et la nature du vrai), j'étais porté à croire que tout était à faire, et qu'il n'y avait rien à emprunter en philosophie. »
(Jouffroy, *Nouveaux Mélanges*, p. 132.)

En premier lieu, l'Éclectisme rationaliste suppose que la philosophie n'est pas à faire, et que son histoire, loin d'être, comme on l'a dit souvent, un amas de chimères et de rêves, nous offre le tableau de toutes les vérités nécessaires pour l'organisation d'un symbole aussi large, aussi complet que le symbole catholique.

Mais un Rationaliste conséquent peut-il admettre ces hypothèses *à priori*? Non certes! Fût-il clair

pour lui que l'objet de ses recherches n'est pas inaccessible, il ne pourrait en conclure logiquement que toutes les faces principales de cet objet ont été déjà aperçues. Or il s'en faut bien que les chefs de l'École éclectique aient résolu toutes les objections élevées de siècle en siècle contre la possibilité de la science philosophique. Et néanmoins, quand on entend comme eux le doute méthodique, quand on fait de ce doute la première condition de la science, je ne comprends pas qu'on puisse se dispenser de résoudre ces objections.

Il y a plus: non-seulement M. Cousin et ses principaux disciples ont admis sans preuves ces conditions fondamentales de leur méthode, mais ils ont laissé échapper des doutes évidemment inconciliables avec elles. Et cela devait être; car un des premiers systèmes qu'ils ont voulu faire entrer dans leur synthèse universelle, détruit tous les autres. Ce système, qui frappe la science de stérilité et rend la méthode éclectique complètement inutile, c'est le scepticisme de Kant.

§ II.

Doutes, incertitudes et illusions de M. Cousin sur la première condition de sa méthode.

Il est curieux d'observer avec quelle défiance M. Cousin a traité parfois la Raison et la Philosophie.

Lisez, par exemple, ses Cours de 1816 et de 1817 sur l'histoire de la philosophie moderne (1). Comme il paraît s'y défier de l'esprit humain! Comme il semble convaincu de sa faiblesse, je devrais dire peut-être de son impuissance! On a peine à croire que ce soit le même homme qui s'indignait si fort contre les mystères en 1828, et qui a reproché tant tant de fois aux théologiens de déprécier la raison. « Lorsqu'une science, dit-il, est encore dans l'enfance, et ne croyez pas que la philosophie en soit sortie, le moyen de l'y retenir éternellement, c'est de commencer par l'embrasser tout entière, et de songer d'abord à un système général. Les systèmes nous surpassent, Messieurs, ou, si l'humanité y peut atteindre, ce sera la conquête du temps et de longues générations » (2).

(1) Cours sur l'Histoire de la Philosophie moderne, professé en 1816 et 1817 par M. V. COUSIN, et publié avec son autorisation sur les meilleures rédactions de ses élèves; 4 vol. in-8°, 1844, chez LAGRANGE. Les rédactions de l'année 1813-16 sont de MM. BATAIN, DAMIRON et JOUFFROY. Celles de l'année 1816-17 sont de MM. JOUFFROY et FRIBAUT.

(2) *Ibidem*, p. 6. Ne croirait-on pas que c'est un théologien qui a encore souillé malignement les paroles suivantes à notre philosophe: « Nous retrouvons toujours la même source d'erreur; c'est toujours l'orgueil qui nous égare, l'orgueil si peu fait pour l'homme! Connaissions-nous mieux et soyons moins téméraires. » (*Ibidem*, p. 20.) Vraiment nous ne saurions trop louer ces sentiments d'humilité. Par malheur, ils semblent avoir leur source dans un découragement sceptique.

Ainsi donc, la philosophie a beau être vieille, elle est encore dans l'enfance! Mais s'il en est ainsi, l'Éclectisme n'est-il pas inutile et impuissant? Comment partager les espérances que le Rationalisme paraît fonder sur lui? Quand on nous déclare que la philosophie est encore un enfant au berceau, comment pourrions-nous croire que ses bégaiements informes contiennent tous les enseignements nécessaires à l'homme, et qu'il suffit de les recueillir soigneusement pour constituer la science universelle?

Aussi, dans le livre que je viens de citer, M. Cousin se garde-t-il bien d'émettre les espérances excessives que lui a inspirées plus tard l'efficacité prétendue de sa méthode; il ne prononce pas même le nom de l'Éclectisme; et les difficultés infinies qui empêcheront toujours la philosophie rationaliste de fonder solidement un système général, le jettent dans un découragement visible. Détournant ses yeux de toutes les grandes questions que l'homme a besoin de résoudre, il s'enfonce tristement dans l'histoire critique d'un seul problème d'idéologie; et encore, dans cet espace étroit, que d'obscurités ne trouve-t-il pas! Il a beau restreindre l'objet de ses investigations, il est toujours épouvané des difficultés de sa tâche: « Comment, s'écrie-t-il, resserrer en quelques lignes des discussions qui naturellement fuyent toute limite, et qui, même ramenées à leurs légitimes bornes, sont encore

« si vastes et si compliquées (1)? » — Il ne veut pas essayer seulement « de soulever le pesant fardeau « de difficultés et de disputes que les siècles et les « écoles ont entassées (2). » — Après une analyse rapide des idées sur lesquelles repose la croyance au monde extérieur, il s'arrête tout stupéfait de son audace: « Quelles questions, Messieurs, je viens « de décider en quelques mots! Sur quels précieux « pices je viens de courir sans même en paraître « effrayé!.... Je n'ai point la prétention de vous « dévoiler la nature de l'étendue, de l'espace, du « temps, des substances et des causes. Je l'ai dit et « je le répète, ce sont là des mystères impénétrables, « devant lesquels l'esprit humain doit s'humilier « et confesser son ignorance (3). »

Mais voici quelque chose de plus curieux encore. M. Cousin s'était enfermé dans ce problème: Y a-t-il réellement un monde extérieur distinct de nous et de nos pensées? — Qu'y a-t-il de plus simple en apparence? Eh bien! écoutez: « Je suppose qu'il y « eût parmi vous un homme encore étranger aux « disputes philosophiques et qui n'apportât ici que « du bon sens et de la raison, ne serait-il pas « tenté de nous interrompre en ce moment, et de

(1) *Ibidem*, pag. 20.

(2) *Ibidem*, p. 21.

(3) *Ibidem*, p. 24-25. Et nous verrons plus tard M. Cousin soutenir qu'il n'y a point de mystères pour le penseur, même dans la nature divine!...

« nous demander s'il est vrai qu'une pareille question occupe des personnages aussi graves que des philosophes, qu'elle arrête et tienne en échec les plus puissants esprits, tandis que l'enfant la résout, ce semble, assez bien dès le premier jour de son existence ?..... Que deviendrait donc cet homme sensé, qui ne veut pas même que la philosophie prouve l'existence du monde extérieur, si on lui disait qu'elle l'admet tout au plus, la combat souvent, et n'y croit jamais légitimement, et que ce n'est point là le délire ou le mensonge d'une secte particulière, mais le résultat commun de toute la philosophie européenne? Voudrait-il nous croire, Messieurs, et ne nous accuserait-il pas nous-même de folie ou d'infidélité? Non, Messieurs, je ne cherche point à décrier la philosophie, en lui imputant des absurdités imaginaires. Il a été démontré avec la dernière rigueur que les théories élevées depuis deux cents ans sur la question qui nous occupe, sont toutes essentiellement sceptiques; que la diversité que l'on rencontre dans les opinions des philosophes, tombe seulement sur les formes du scepticisme, mais que toutes le renferment plus ou moins explicitement, et qu'enfin la philosophie moderne, fille de Descartes et mère de Hume, ne croit pas et n'a pas le droit de croire à l'existence du monde extérieur. D'où vient, Messieurs, une pareille extravagance? D'abord de la prétention de tout expli-

quer, poussée jusqu'à la fureur (1)..... »— Cette raison suffit, je crois, et me dispense d'en citer d'autres.

Vraiment, c'est une leçon un peu dure pour la philosophie de se voir ainsi traitée comme un grand enfant, puis convaincue d'extravagance! Et par qui? Est-ce par un théologien perfide, par un jésuite pyrrhonien qui veut détruire la raison et la science? Oh! s'il en était ainsi, on ferait bonne justice du blasphémateur. Mais non: c'est un disciple fervent de la philosophie qui tient ce langage; c'est M. Cousin lui-même!—*Tu quoque, Brute* (2)!

A mesure que l'on avance dans le livre de M. Cousin, et malgré les prudentes coupures qu'on y a faites, on s'aperçoit que l'auteur se détache de M. Royer-Collard et se laisse fasciner par la *Critique de la Raison pure*. La terminologie de Kant se substitue peu à peu à celle de Reid et de Stewart; la pente au scepticisme ontologique devient plus rapide; et, sous l'influence du Criticisme, les im-

(1) *Ibidem*, p. 944.

(2) Il est vrai que, suivant lui, il y a pour guérir cette démenie un remède infallible, et qui, bien employé, pourra prévenir toutes les rechutes. Ce remède, c'est l'école écossaise qui l'a inventé, ou plutôt emprunté au sens commun, et c'est M. Royer-Collard qui l'a fait connaître en France. Mais, si le remède fait honneur aux médecins qui l'ont trouvé et propagé, il n'en est pas moins fort humiliant pour la philosophie d'avoir ainsi été folle jusqu'au XIX^e siècle.

perfections de la philosophie écossaise se manifestent en se développant. Dans un passage de la première leçon citée plus haut, les substances et les causes sont déjà déclarées inaccessibles à notre faible intelligence. Mais ensuite cette théorie se reproduit avec plus d'insistance, et le Cours de 1817 fut consacré en grande partie à une exposition du Kantisme, dont on n'a cru devoir nous donner que des fragments. Ici, je n'hésite pas à me constituer le défenseur de la raison et de la philosophie contre M. Cousin. Il ne se contente plus en effet de donner aux libres penseurs des leçons d'humilité, ce qui serait très louable assurément; mais, suivant lui, la nature des *substances* et des *causes* nous est profondément impénétrable (1). Or, c'est ce que nous ne pouvons lui accorder, sans quelques réserves.

Qu'est-ce à dire, en effet? La nature des subs-

(1) • Les questions de l'espace, du temps, des *substances* et des *causes*, dit-il, sollicitent naturellement la curiosité de tous les hommes,.... elles ont occupé les plus grands hommes depuis Platon jusqu'à nos jours; elles ont fatigué le génie de Clarke et de Newton, de Leibnitz et de Kant, et des modernes les plus illustres. Mais le génie lui-même est faible, quand il veut franchir la borne des connaissances humaines. Au lieu de rechercher, avec le secours de la réflexion, quelles sont dans notre entendement les notions dont nous avons parlé, ils ont voulu savoir quelle est la nature même de leurs objets, laquelle nous est profondément impénétrable, et ils se sont perdus dans des abîmes de controverses inutiles. » (*Ibidem*, p. 19-20).

tances et des causes nous est profondément impénétrable? Quoi! Même la *nature* du *moi*, la nature de notre âme?—M. Cousin n'excepte aucune substance, ni aucune cause. « *Nous ne connaissons*, dit-il, *que des phénomènes; les êtres nous échappent* (1). » — Il s'empresse d'ajouter, à la vérité, que nous croyons aux substances, aux causes, aux êtres, c'est-à-dire que nous croyons à leur existence; mais cette croyance aveugle ne nous donne aucune connaissance de leur *nature*, qui nous est profondément impénétrable. Observer et classer des *phénomènes*, voilà donc à quoi notre science doit se réduire! Ainsi, nous ne pouvons savoir si la *substance* qui pense et qui sent, la *cause* qui veut et qui agit en nous, est spirituelle ou matérielle! Dieu nous échappe aussi complètement, et nous ne pouvons rien affirmer sur la nature de cette cause suprême! Nous sommes donc impuissants à connaître tout ce

(1) *Ibidem*, p. 174. « *Nous ne connaissons que des phénomènes; les êtres nous échappent*; mais nous n'y croyons pas • moins, et, de ce que nous ne les connaissons pas, il ne • faut pas les révoquer en doute. » Ainsi, nous croyons qu'il y a des substances et des causes derrière les phénomènes; mais nous ne connaissons que les phénomènes. Le mot de *phénomènes* est employé par M. Cousin comme synonyme de *faits de conscience* et de *connaissances subjectives*. (Voir la page 192 entr'autres); la science du subjectif est appelée *phénoménologie*.—Nous voilà donc enchaînés dans la subjectivité, sans nul espoir de délivrance!

qui importe le plus à l'homme ; les questions d'origine et de fin nous sont interdites ; les rapports qui nous unissent à l'être infini, l'énigme du passé et les mystères de l'avenir se dérobent complètement à nos regards ! Sur tout cela, il faut être sceptique (1) ! — S'il en est ainsi, Pascal a eu raison de dire que la philosophie ne valait pas un quart d'heure de peine.

Par une singulière réaction, quand M. Cousin se fut épris d'enthousiasme pour les ambitieuses rêveries du panthéisme germanique, il conçut tout-à-coup des espérances aussi exagérées que le découragement où le kantisme l'avait plongé ; et, du scepticisme ontologique, il se précipita à l'extrémité opposée, dans l'illuminisme. C'est surtout dans son cours de 1828 que cette exaltation dogmatique éclata en dityrambes sur la puissance de la philosophie. — Arrivée à la philosophie, s'écriait-il alors, la pensée « est arrivée à sa limite ; en effet, elle ne peut « se dépasser elle-même ; car avec quoi la pensée « se surpasserait-elle ? Ce ne pourrait être encore « qu'avec elle-même (2)... La philosophie est la

(1) Tel était à cette époque l'état de M. Cousin : nous en avons pour garant son disciple, M. Jouffroy. Celui-ci nous atteste dans ses *Mélanges* posthumes que son maître se déclarait alors sceptique sur toutes ces hautes questions.

(2) *Introduction à l'Histoire de la Philosophie*, 1^{re} leçon, pag. 25. — Eh quoi ! des grâces surnaturelles et une révélation surnaturelle ne pourraient-elles pas élever notre intelligence au-des-

« dernière victoire de la pensée sur toute forme et
« tout élément étranger ; elle est le plus haut degré
« de la liberté de l'intelligence. L'industrie était
« déjà un affranchissement de la nature, l'état un
« affranchissement plus grand, l'art un nouveau
« progrès, la religion un progrès plus sublime en-
« core ; la philosophie est le dernier affranchisse-
« ment et le dernier progrès de la pensée.... ELLE EST
« LA LUMIÈRE DE TOUTES LES LUMIÈRES, L'AUTORITÉ DES
« AUTORITÉS.... Il est temps que, au lieu de for-
« mer un parti dans l'espèce humaine, elle domine
« tous les partis. Jeunes gens, nourris dans le sein
« du Christianisme, préparés par ses nobles ensei-
« gnements à la philosophie, arrivés au faite de
« vos études antérieures, vous trouverez dans la
« vraie philosophie, AVEC L'INTELLIGENCE ET L'EXPLI-
« CATION DE TOUTES CHOSES, UNE PAIX supérieure et
« inaltérable (1). »

Voilà certes des promesses bien fastueuses et, néanmoins, dans les leçons même où se trouvent les textes que je viens de citer, M. Cousin laisse échapper les aveux les plus humiliants pour la philosophie. Il convient, par exemple, que l'unité des

sus des limites où expirent les forces naturelles de notre raison ? Sans doute elles le pourraient. Mais le Rationalisme du xviii^e siècle a décidé qu'il est impossible d'admettre des faits naturels et des vérités surnaturelles. Or, M. Cousin suppose que ce jugement est sans appel.

(1) *Ibidem*, pag. 27, 28, 29, 31, 32.

systèmes rationalistes se réduit à un seul principe, qui ne résout aucune question, savoir : à l'indépendance de la pensée. Mais, si le Rationalisme n'a pu fonder encore solidement aucun ensemble de doctrines, notre philosophe ne veut pas qu'on lui en fasse un reproche : — « Il est bien étrange, dit-il « avec une impatience risible, qu'on accuse la philosophie moderne de se perdre dans un dédale « de systèmes : c'est vraiment bien de la sévérité « envers un pareil enfant.... elle est encore au mail- « lot, pour ainsi dire. On peut être fier sans doute « du peu qu'elle a fait ; mais il faut compter encore « beaucoup plus sur ce qu'elle fera, sur ce qu'elle est « appelée à faire (1). —Après tout, si cette idée n'est « pas favorable à la présomption, elle est très favorable à l'espérance ; car tout ce qu'on n'a pas derrière soi, on l'a devant soi, et il vaut mieux avoir « de l'avenir que du passé (2). »

Cela est ingénieux ! — « Tout ce qu'on n'a pas « derrière soi, on l'a devant soi ! » — Oui, quand on est destiné à jouer un rôle important et glorieux dans l'histoire. Mais la philosophie rationaliste n'est-elle pas condamnée à une impuissance perpétuelle et irrémédiable ? Voilà la question ! — « Il vaut mieux avoir de l'avenir que du passé ». — Soit ! mais n'est-ce pas une triste garantie pour l'a-

(1) *Ibidem*, 2^e leçon, pag. 33.

(2) *Ibidem*, pag. 26.

venir que d'être encore dans l'enfance après vingt-cinq siècles environ d'une existence malade ? et puis, est-ce sur des prédictions de ce genre que la philosophie doit être fondée ? Qu'on nous donne des prophéties dont la réalisation soit un fait accompli et manifestement surnaturel, à la bonne heure ! Qu'on fasse en outre des miracles pour accréditer ses promesses, ce sera fort bien. Mais, si M. Cousin se pose ici en prophète, il n'a jamais eu, que je sache, la prétention d'être thaumaturge ; et sans doute il se console de ne pouvoir faire des miracles en pensant que cela est impossible et serait d'ailleurs peu scientifique. Toutefois, en dépit des mauvais plaisants, M. Cousin déclare qu'il a foi dans l'avenir, et il supplie ses auditeurs de partager sa foi. — « Ma FOI, s'écrie-t-il avec enthousiasme, ma « FOI est que, dans un avenir inconnu, l'esprit « philosophique s'étendra, se développera, et que, « tout comme il est le plus haut et le dernier développement de la nature humaine, le dernier « venu dans la pensée, de même il sera le dernier « venu dans l'espèce humaine et le point culminant « de l'histoire.... Le nombre des penseurs, des esprits libres, des philosophes s'accroîtra, s'étendra « sans cesse, jusqu'à ce qu'il prédomine et devienne « la majorité dans l'espèce humaine. Mais ce jour-là, Messieurs, ce n'est pas demain qu'il luira sur le « monde. — Messieurs, point de présomption ; car nous « sommes, je vous le répète, nous sommes d'hier,

« et nous sommes arrivés très peu loin ; mais ayons foi
« dans l'avenir (1).... »

Assurément si M. Cousin n'est pas orthodoxe, ce n'est pas qu'il manque de foi ! — Mais la foi à laquelle il nous convie ne nous révèle pas nos devoirs présents, et ne nous donne point d'espérance personnelle dans l'avenir. En nous proposant pour règle de nos jugements et de notre vie, les découvertes problématiques d'un avenir inconnu, elle nous laisse véritablement sans règle, sans lumière et sans force morale.

§ III.

Doutes, incertitudes et illusions de Jouffroy sur le même sujet.

Tandis que M. Cousin confessait ainsi l'infirmité passée et présente du Rationalisme, tandis qu'il se réfugiait dans les ténèbres de l'avenir pour échapper à la triste lumière de l'expérience historique, tandis qu'il s'attachait les yeux fermés à un vain simulacre de foi, le plus habile de ses disciples émettait, sur l'état actuel de la philosophie, une opinion plus décourageante encore, ou du moins tout aussi inconciliable avec les *postulats* de la méthode éclectique. « La philosophie, disait Jouffroy,

(1) *Ibidem*, pag. 37, 38.

« comprend un très grand nombre de problèmes
« différents, qui ont été agités dans les temps an-
« ciens, comme dans les temps modernes. Or, pre-
« nez que ce problème est aussi peu résolu de nos
« jours qu'il l'était du temps de Platon et d'Aristo-
« te. Trois ou quatre grandes opinions se disputent
« l'honneur de le résoudre au XIX^e siècle, comme
« dans l'antiquité. Mais *entre ces opinions, il n'y a
« rien de décidé. Laquelle est la vérité ? L'une d'el-
« les même, est-elle la vérité ? C'est ce qu'on ne sait
« pas. C'est ce que tous les efforts des philosophes
« n'ont pu déterminer encore. Voilà où en sont
« tous les problèmes philosophiques, sans aucune
« exception. — Que suit-il de là, Messieurs ? Il s'en
« suit que sur aucun la vérité n'est trouvée. Et si
« la vérité n'est trouvée sur aucun, qu'en résulte-
« t-il ? qu'il n'y a aucune vérité reconnue en philoso-
« phie, ou, en d'autres termes, que la science philosphi-
« que n'existe pas encore. » (1)*

La science philosophique n'existe pas encore ! — Et c'est avec elle que l'on prétend surpasser le Christianisme ! c'est avec elle que l'on se flatte de combler le vide si profond creusé par le doute dans les intelligences et dans les cœurs ! c'est avec elle que le

(1) Première leçon d'un *Cours d'histoire de la Philosophie ancienne*, professé à la faculté des lettres, en 1828. *Nouveaux Mélanges*, pages 358-359.

Rationalisme éclectique veut *exercer le ministère spirituel* comme l'Église et mieux que l'Église, à côté du Catholicisme et au-dessus de lui !...

Mais si la vérité n'est trouvée sur aucune des questions philosophiques, l'Éclectisme ne peut aboutir qu'à une collection d'erreurs, à un assemblage de rêves, à une synthèse de chimères. Vouloir faire la philosophie par l'histoire de la philosophie, c'est une entreprise aussi insensée que de vouloir faire la chimie par l'histoire de l'alchimie !

Si je ne me trompe, Jouffroy ne se dissimula pas longtemps tout ce qu'il y avait d'inconséquence et d'illusion dans les espérances démesurées que son maître fondait sur la puissance et l'efficacité de la méthode éclectique. Pour quiconque voudra méditer ses ouvrages, il sera clair qu'il ne croyait scientifiquement qu'à l'observation immédiate. Tout ce qui dépasse le cercle étroit de l'expérience psychologique lui était suspect, et, s'il l'admettait, ce n'était pas comme philosophe, mais quoique philosophe. Aussi, dans un fragment inachevé sur *l'organisation des sciences philosophiques*, fragment que l'on peut considérer comme son testament intellectuel, il garde sur la méthode éclectique un silence qui équivalait à une condamnation, et il reproduit avec insistance cette assertion que, sur toutes les questions philosophiques, la vérité est encore à découvrir. Ce fait est si important, qu'on me permettra de l'établir par une dernière citation.

Deux faits, suivant Jouffroy, dominent toute l'histoire de la philosophie. « D'une part, à toutes ses grandes époques, elle a eu le privilège étonnant d'occuper et d'absorber les plus hautes et les plus fermes intelligences; de l'autre, malgré les travaux et les efforts de ces hautes intelligences, elle a eu le malheur non moins extraordinaire de demeurer immobile, éternellement retenue dans les mêmes incertitudes.... Assurément le cercle de ces incertitudes s'est agrandi; des questions nouvelles ont été ajoutées à celles qu'elle agitait à son berceau; mais les nouvelles venues n'ont pas eu une meilleure fortune que les anciennes.... Prenez une question philosophique quelconque; notez le jour où les premiers systèmes pour la résoudre s'élevèrent; comparez ces systèmes à ceux qui se disputent aujourd'hui l'honneur de la décider: vous trouverez sans doute plus de perfection et de développement dans ces derniers, mais vous verrez que leur *probabilité relative n'a pas varié. Si chacun d'eux pris à part est plus fort, l'équilibre entr'eux est le même; et leurs progrès, loin d'aboutir à résoudre la question, n'a fait que consacrer d'une manière plus précise et plus scientifique son incertitude.* En sorte que, si l'on demande compte à la philosophie de ce qu'elle a fait depuis qu'elle existe, elle pourra bien répondre qu'elle a mis en lumière un nombre toujours plus grand de questions; elle pourra

« Bien ajouter qu'elle a enfanté et porté à une perfection de plus en plus grande les différents systèmes qui peuvent aspirer à l'honneur de les résoudre ; mais qu'elle ait résolu une seule de ces questions,.... voilà ce que la philosophie ne peut pas dire, parce que, si elle le disait, elle serait forcée de trouver des exemples, un *tout au moins*, c'est-à-dire, de déterrer une question philosophique qui soit résolue définitivement, comme le sont une foule de questions physiques ou chimiques,.... et que cet exemple elle ne le trouverait point, parce qu'il n'existe pas (1). Et cependant ces questions,

(1) Si les solutions des grands problèmes philosophiques ne sont point adoptées unanimement dans les écoles comme les théorèmes de la géométrie ou les découvertes de la physique et de la chimie, il ne s'ensuit nullement que ces solutions soient incapables de satisfaire un esprit juste et désintéressé. Je ne saurais donc admettre sans réserve l'opinion développée ici par Jouffroy. Mais pour juger si le Rationalisme éclectique peut tenir ses promesses et organiser la science, je dois me placer à son point de vue, et prendre acte de ses doutes même les plus exagérés et les plus illégitimes. D'ailleurs, quand on a rejeté les preuves de la révélation chrétienne comme insuffisantes, il y aurait inconséquence à se contenter des meilleures démonstrations philosophiques. Car les arguments intrinsèques par lesquels on prouve les vérités métaphysiques n'ont pas certes un caractère aussi frappant d'évidence que les arguments extrinsèques par lesquels on établit la vérité du dogme catholique. — Si Jouffroy était sceptique, en cela même il se montrerait logicien.

« Pythagore et Démocrite, Aristote et Platon, Zénon
« et Épicure, Bacon, Descartes, Leibniz, Malebranche, Locke et Kant les ont agitées. Ce n'est
« donc point faute de génie qu'elles n'ont point
« été résolues. Qu'y a-t-il donc dans ces questions,
« qu'y a-t-il dans la philosophie qui ait rendu
« tout ce génie impuissant ? D'où vient qu'une
« science remuée par de si puissantes mains demeure
« éternellement inféconde ? Là est le problème dans lequel tout l'avenir de la philosophie
« est placé ; et, tant qu'il n'est pas résolu, on est
« confondu que des esprits distingués osent encore
« cultiver cette science si cultivée, agiter ces questions si agitées, comme si, après le naufrage de
« tant de grands hommes, aucune intelligence,
« avant d'avoir découvert l'écueil où ils ont échoué,
« pouvait se flatter d'être plus habile ou plus heureuse,
« et de rencontrer le port qui leur a échappé ! — Or cette question suprême n'a évidemment
« que deux solutions... Il faut nécessairement
« de deux choses l'une, ou que ces problèmes
« soient insolubles, ou que jusqu'à présent on s'y
« soit mal pris pour les résoudre (1). »

Eh bien ! que le Rationalisme éclectique adopte celle de ces deux explications qui lui plaira davantage, il n'en sera pas moins arrêté par des objections insurmontables. Si les problèmes qu'agite la

(1) *Nouveaux Mélanges philosophiques*, p. 90-93.

philosophie sont insolubles, à quoi bon ramasser péniblement les théories chimériques imaginées pour les résoudre? S'il n'est pas démontré que ces énigmes sont absolument indéchiffrables, mais seulement qu'on s'est toujours mépris sur la manière de les deviner, comment atteindre ce but jusqu'à ce jour inaccessible? Ne faut-il point de nouveaux procédés et un nouveau système? Mais après le naufrage de tant de grands génies, qui tous croyaient avoir découvert l'écueil où s'étaient brisés leurs prédécesseurs, quel philosophe osera se flatter d'être plus habile ou plus heureux et de trouver le port qui leur a échappé?

Jouffroy paraît avoir senti vivement toute la force de ces objections décourageantes. Mais il voulait à tout prix se rassurer sur les destinées de la science trompeuse, à laquelle il avait remis le salut de son âme. Or voici ce que sa puissante intelligence a trouvé de plus spécieux pour calmer les craintes qui l'agitaient.

Les questions philosophiques, dit-il, sont, de toutes, celles qui intéressent le plus l'humanité; de plus elles sont, de toutes, celles sur lesquelles le sens de l'humanité hésite le moins (1). « Quoi de plus important pour l'humanité, par exemple, que de savoir en quoi consiste la différence du vrai et du faux, du bien et du mal, du beau et

(1) Quels paradoxes!

« du laid (1)? Que sont, au prix de telles questions, toutes celles qu'agitent les autres sciences? L'humanité pourrait-elle vivre un moment privée de lumière sur ces questions (2)? Quelle apparence donc que ces questions soient insolubles pour elle? Et quelle meilleure preuve qu'elles ne le sont pas, que la confiance et le peu d'hésitation avec lesquels, tous les jours, dans toute circonstance, le plus ignorant comme le plus savant des hommes prononce des jugements qui impliquent la solution de ces questions?... En fait, l'humanité ne manque donc point de lumières sur ces questions. En droit, il semblerait absurde qu'elle en manquât. Il se peut donc que la science n'ait pas encore trouvé le secret, la formule générale de ces jugements prompts, rapides, sûrs, que pose le sens commun, comme par instinct; mais enfin il les porte; il aperçoit obscurément les motifs de les porter; il a une intelligence sourde de ces motifs; ils existent donc et, s'ils existent,

(1) Sans doute, il nous importe souverainement d'avoir sur tout cela des notions *pratiques*; mais nous importe-t-il autant d'avoir une théorie *métaphysique* sur la nature transcendante du vrai et du faux, du bien et du mal?

(2) Non: elle ne pourrait vivre sans la lumière que lui fournit sur ces questions le sens commun fécondé, développé et dirigé par l'influence surnaturelle de la tradition religieuse; mais ne peut-elle point se passer, à la rigueur, de la lumière pâle et vacillante dont la philosophie est le foyer?

« il est possible de les apercevoir nettement, de les déterminer (1). Il n'est donc point *vraimentement*, à bien considérer les choses, que les questions philosophiques, TOUTES DU MOINS (2), soient réellement insolubles, et il est PEU PROBABLE que ce soit là que gise la raison qui a empêché jusqu'ici la science de les résoudre (3). »

Qui le croirait? Voilà ce que Jouffroy a trouvé de plus fort, pour nous rassurer sur l'avenir de la philosophie, et pour nous persuader qu'elle ne sera pas toujours impuissante, comme elle l'a été, suivant lui, dans le passé. On est vraiment saisi de stupéfaction en voyant de quoi se contentent parfois ces esprits hautains, dont les exigences ne sauraient être satisfaites par les preuves si lumineuses du Catholicisme.

« Les questions philosophiques, nous dit-on, sont de toutes, celles qui intéressent le plus l'humanité. » — Ce fait n'est-il pas évidemment inexact? Parmi les questions qu'agite la philosophie, les

(1) Quoi! de ce qu'ils existent, il s'ensuit que l'homme peut les apercevoir nettement! Singulière logique! Et que savez-vous si, dans l'avenir, l'homme n'en restera pas toujours à cette *vue obscure*, à cette *intelligence sourde* qui lui a suffi dans le passé?

(2) *Toutes du moins!* Mais pour que le Rationalisme soit frappé d'impuissance, il suffit qu'il ne puisse résoudre l'immense problème de la destinée humaine et les questions de haute métaphysique qui s'y rattachent.

(3) *Ibidem*, p. 94-96.

unes lui sont propres, les autres lui sont communes avec la religion. Mais les premières n'intéressent nullement la masse du genre humain; les secondes seules ont un intérêt universel; or, de ce que ces dernières importent souverainement à tous les hommes, un philosophe qui croit à la providence, doit conclure que, sans doute, elles peuvent être résolues d'une manière ou d'une autre; mais nul ne peut en conclure que l'honneur de les résoudre appartient à la philosophie. Au lieu de raisonner comme Jouffroy, on devrait donc, ce me semble, raisonner ainsi:—Parmi les questions qu'agitent les philosophes, plusieurs sont d'une telle importance que l'humanité ne peut vivre un seul jour sans éprouver le besoin de les résoudre; telle est, par exemple, le problème de la destinée humaine. Or, cependant, les philosophes n'ont jamais pu s'accorder sur leur solution, et, parmi eux, il n'y a pas une seule école dont l'autorité prime évidemment celle de toutes les autres. Donc il faut chercher en dehors de la philosophie quelqu'autre moyen de résoudre ces problèmes.

Jouffroy en appelle à un second fait: c'est que, sur les questions débattues si vainement par les philosophes, le sens commun n'hésite pas du tout. Supposons ce fait exact; que prouvera-t-il? Une seule chose, savoir: que l'humanité se passe fort bien de philosophie. Il prouvera que la philoso-

plie est peut-être inutile ; mais il ne prouvera point qu'elle est possible , ni qu'elle triomphera un jour des difficultés qui lui résistent depuis tant de siècles.

Des deux arguments apportés par Jouffroy, pour nous inspirer une foi ferme dans l'avenir de la philosophie , ni l'un ni l'autre n'a de valeur ; et sous l'horizon ténébreux des siècles futurs, comme dans le présent et dans le passé, le Rationalisme ne peut offrir à ses sectateurs que des perspectives désespérantes.

Mais, quand les arguments de Jouffroy seraient irréfutables, ils ne sauraient, du moins, nous rassurer sur l'efficacité de la méthode éclectique. Jouffroy nous affirme en effet très positivement que jusqu'à ce jour la philosophie n'a pu encore résoudre une seule question. Or, c'est aux systèmes connus du passé, et non aux systèmes inconnus de l'avenir, qu'il s'agit d'appliquer la méthode éclectique. Mais à quoi bon rapprocher et combiner laborieusement des théories qui ne résolvent aucune question ? En d'autres termes, qu'attendre de l'Éclectisme, si tout est à faire, si rien n'est à emprunter en philosophie ? D'ailleurs, s'il n'y a aucune vérité reconnue, la critique des opinions philosophiques est impossible ; car la critique présuppose la connaissance de la vérité. On peut donc exposer les systèmes ; on ne saurait les apprécier. Mais si l'on est incapable de les apprécier, leur étude chargera

inutilement la mémoire et ne répandra aucune lumière dans l'intelligence.

Assurément, je suis loin de croire, avec Jouffroy, que l'édifice de la philosophie doit être bâti entièrement à neuf. Ce n'est pas en vain que tant d'habiles et religieux penseurs ont travaillé à sa construction. Adossé à la théologie chrétienne, dont il forme le majestueux péristyle, il s'est élevé de siècle en siècle à des proportions déjà grandioses, et il continuera de s'élever encore dans l'avenir, assises par assises. Mais, quand la vue est troublée par la fièvre du Rationalisme, quand on croit voir l'Église chanceler et tomber en ruines, tout ce qui touche au monument divin paraît trembler et s'écrouler avec lui. Malheur à l'âme qu'agitent ces hallucinations du doute ! Une fois sortie de l'asile hors duquel il n'y a point de repos véritable, elle s'en va, errante et désolée, chercher au loin un abri ; mais elle n'en peut trouver qui la rassure ; partout elle croit sentir le sol vaciller sous ses pas, car c'est en elle qu'est la tempête !

Qu'on y songe bien : ces troubles, ces éblouissements intérieurs, ce découragement intellectuel sont une conséquence et un châtiment de l'apostasie. La foi n'est pas un phénomène sans conséquences dans la vie spirituelle, et dans le développement des sciences métaphysiques et morales. Ce n'est pas impunément qu'un penseur la renie. Les vérités religieuses et les vérités philosophiques sont

solidaires, comme les vertus surnaturelles et les vertus naturelles; renoncer aux unes, c'est renoncer au droit et aux moyens de conserver les autres. On ne fait pas sa part au démon du scepticisme. Quand on lui ouvre imprudemment les portes de la théologie, il pénètre par des routes inaperçues dans le domaine de la philosophie; et bientôt, armé d'une logique irrésistible, il envahit cet asile suprême, où la raison se flattait vainement d'échapper à ses atteintes.

CHAPITRE IV.

[Sotte]. Impuissance du Rationalisme éclectique.— Examen d'une seconde condition qu'il aurait dû remplir.

« Mon noviciat à l'école (normale) étant expiré, je fus appelé à professer à mon tour une science dont je ne savais pas même l'objet. »

JOURNAUX, *Nouveaux Mélanges*, p. 127.

§ I.

Incertitudes, variations et dangereux paradoxes de M. Cousin, sur l'objet de la Philosophie, sur son cadre et sur les dispositions qu'elle exige.

Rappelons-nous le but de l'Éclectisme. Il se propose de chercher, de dégager et de rapprocher les éléments dispersés de la vérité philosophique. Mais, pour chercher, il faut savoir ce que l'on cherche. L'Éclectisme doit donc déterminer, avant tout, ce que c'est que la vérité philosophique, et, pour cela, il doit déterminer ce que c'est que la Philosophie, quel est l'objet de cette science, quel est son cadre,